

Objections à la foi
La résurrection des morts

Matthieu 22 :23-33

La résurrection des morts est au cœur de notre foi chrétienne. Nous l'attendons, d'après notre confession de foi. Le Credo, le Symbole des Apôtres, l'annonce sous la forme : « Je crois en la résurrection de la chair, et la vie éternelle. »

1. Le refus matérialiste

La première objection contre cette doctrine est celle de l'incrédulité courante, matérialiste, à l'égard de tout avenir de la personne au-delà de la mort. De nombreuses personnes refusent l'idée d'une résurrection des morts, parce qu'ils se disent que la mort est définitive : « Quand on est mort, on est mort. » Il n'est pas question que la personne, qui n'est qu'un assemblage de molécules, se reconstitue lorsque ces molécules se sont dissoutes, et que le lien qui constitue l'être vivant est rompu. Il est tout à fait arbitraire, pense-t-on, d'imaginer qu'il y ait autre chose que l'organisme, qui est un système complexe de relations qui se disjoignent et s'abolissent dans la mort. Cette objection, courante, familière, correspond simplement au point de vue matérialiste sur l'être humain : il n'est rien de plus que de la matière organisée ; lorsque cette matière se désorganise, il n'y a plus rien ni personne ; imaginer un quelconque avenir est hors de question.

Cette objection ne concerne pas précisément la résurrection des morts, mais, de façon plus générale, tout ce qui dépasse le tangible et le palpable. Elle n'est pas la plus intéressante à considérer pour nous.

2. Le problème d'une résurrection corporelle

Plus souvent, nous rencontrons, de la part de gens qui veulent dialoguer avec nous, des objections qui s'associent à la croyance en une survie. Certains croient qu'il y a une survie. Ils y tiennent. Ils l'appellent parfois « immortalité de l'âme ». Mais l'idée d'une résurrection corporelle leur semble vraiment trop difficile à admettre. Ils ne peuvent pas envisager les choses, et mettent en lumière les difficultés.

Les Sadducéens

C'était probablement, déjà, l'attitude des sadducéens, au premier siècle. On ne sait pas très bien ce qu'il en était de leur croyance en l'immortalité de l'âme : leur doctrine n'était pas très développée. Ils étaient d'abord des conservateurs, qui s'attachaient à la loi de Moïse, s'intéressaient peu au reste de l'Ancien Testament (bien qu'ils ne l'aient pas rejeté) ; leur réflexe par rapport à la résurrection était sans doute, d'abord, un réflexe d'ultra-conservatisme. « N'ajoutons rien à ce qui est clair dans la loi de Moïse ! » Comme il n'est pas question de résurrection dans la loi de Moïse, ils disaient : « Pas de résurrection ! »

Les faux docteurs

D'autres, au temps de l'Église primitive, semblent avoir nié la résurrection corporelle au profit d'une simple survie de l'âme, ou de l'esprit. C'était probablement le cas de ceux qui doutaient de la résurrection à Corinthe. L'apôtre Paul a consacré tout un chapitre (1 Co 15) à contrer le discours de certains qui disaient qu'il n'y a pas de résurrection. C'étaient des membres de l'Église, des Grecs sans doute. La plupart des Grecs croyaient à la survie de l'âme : il est très peu probable que les chrétiens de Corinthe aient pensé qu'à la mort tout est fini. Mais ils pensaient que l'idée d'une résurrection du corps ne peut pas être retenue. C'était sans doute aussi le cas de ces « faux-docteurs » que l'apôtre Paul dénonce en 2 Timothée 2 :18 : « Ils renversent la foi de quelques-uns en disant que la résurrection est déjà arrivée. » Ils ne niaient pas la résurrection, mais disaient qu'il n'y a pas à attendre une résurrection des morts au terme de l'Histoire : il faut comprendre que la résurrection est ce que nous avons éprouvé en ayant accès à la vie éternelle, par la foi ; c'est notre expérience religieuse, chrétienne, qui est la résurrection, il n'y en a pas d'autre. C'est dans ce sens, probablement, qu'ils disaient que la résurrection est « déjà arrivée ». On remarque, dans cet exemple, le mécanisme de la fausse doctrine : elle part d'une vérité, qu'elle déracine et déforme. Les faux-docteurs pouvaient citer l'apôtre Paul lui-même : « Vous êtes ressuscités avec le Christ. » Il est bien vrai que notre expérience chrétienne est une première résurrection : nous passons de la mort à la vie, nous sommes en Jésus ressuscités par la foi. La fausse doctrine consiste à s'appuyer sur cette vérité pour nier qu'une résurrection corporelle soit encore à venir. Ces faux-docteurs, sans doute, affirmaient une survie de la partie spirituelle, mais refusaient une résurrection des corps.

Les difficultés évoquées

Quelles sont les difficultés soulevées à l'encontre de cette doctrine ?

La première difficulté soulevée est celle de la reconstitution de la matière de notre corps. L'idée que notre corps puisse ressortir de la terre pour redevenir vivant est considérée comme bien trop naïve. Comment penser que les molécules des gens morts depuis un certain temps, qui se sont dissoutes dans la terre, puissent revenir ensemble et reconstituer un corps ? Au Moyen-Âge, on brûlait les sorciers et les sorcières, parce que l'on pensait qu'en dispersant leurs cendres, on rendrait impossible leur résurrection. Cela correspondait à cette idée qu'il faut que les molécules soient encore là, pour que la résurrection puisse avoir lieu. Pour les gens morts depuis des générations, la dispersion de ces molécules est entière, donc la résurrection n'est pas possible.

Une autre difficulté avancée est celle d'un corps qui subsiste éternellement. L'éternité n'est-elle pas incompatible avec l'idée même de corps ? Comment imaginer un corps qui subsiste des milliards de milliards d'années ? Cette objection est invoquée à propos du corps des bienheureux, mais aussi de ceux qui seront châtiés éternellement : comment un corps peut-il subsister d'éternité en éternité, dans un feu ?

Ceux qui avancent ces difficultés considèrent que l'idée d'une résurrection des corps est le résultat d'une projection naïve. On cherche fantasmatiquement à nier la mort, et on projette dans l'avenir la vision qui correspond à la situation présente. C'est une tentative de nier la menace de la mort, et une pensée qui ne peut pas être retenue sérieusement.

Un nombre non négligeable d'opposants à la résurrection corporelle considèrent qu'elle serait un mal plutôt qu'un bien. On a fait remarquer qu'au premier siècle, pour la plupart des Grecs, la résurrection était non seulement impossible, mais surtout totalement indésirable. Ceux qui étaient marqués par la philosophie grecque (courant platonicien, pythagorien, orphique) considéraient le corps comme une prison et une tombe pour l'âme. C'était le malheur de l'âme, l'être intérieur qui fait la valeur de la personne humaine, que d'être tombée dans un corps. Par conséquent, la délivrance d'un corps, à la mort, devait être saluée comme un bien. C'est la raison pour laquelle Socrate est mort en souriant, avec sérénité : il avait enseigné cela toute sa vie, il ne s'est pas déjugé. Pour lui être délié du corps représentait un gain, car le corps est un poids qu'il faut traîner douloureusement avec soi. Le corps implique la domination des passions sur la raison. Dans la vie

intérieure même, le corps pèse sur l'âme. Les Grecs considéraient donc qu'il n'est pas du tout souhaitable que nos corps ressuscitent.

Certains modernes vont dans le même sens. Ce n'est pas tant l'aspect matériel qui fait problème (bien que cela joue) que l'aspect d'individualité impliquée par le corps. Il est manifeste que lorsque nous nous identifions à notre corps, nous nous distinguons clairement les uns des autres. Chacun est distingué des autres par son corps, nous sommes ainsi face à face, distincts. La pensée de plusieurs est que, si nous sommes déliés du corps, il nous est possible de nous fondre dans une pure unité. Toutes les âmes ensemble, et ensemble avec l'Absolu ! Cette idée a beaucoup d'attraits pour certains, surtout ceux qui sont influencés par la pensée de l'Orient. Le malheur, dans cette perspective, vient de l'isolement des consciences, de l'individualité même. Notre espoir doit être l'effacement de ces frontières, l'abolition des distances entre les individus, qui ne constituent plus qu'un seul corps harmonieux, une seule masse unie à l'Absolu, à la divinité. La résurrection des corps, qui mettrait à nouveau des distances et marquerait les différences, n'est pas souhaitable du tout.

On peut signaler que ces pensées hostiles à la résurrection des corps ont parfois marqué la tradition chrétienne elle-même. Malgré l'inscription de la « résurrection de la chair » dans le Credo, et la confession unanime de la foi chrétienne, catholique, protestante, orthodoxe, on sent bien chez certains penseurs l'influence de ces courants, et comme une dévaluation du corps. Certains font une interprétation de la résurrection du corps tellement éthérée qu'il ne reste pratiquement plus de corps ! L'idée que le corps alourdit l'âme est bien présente. Un texte a joué un rôle important, tiré du livre de la Sagesse (ouvrage écrit au 1^e siècle avant Jésus-Christ, et attribué à Salomon). En Sagesse 9 :15, il est question du « corps, qui alourdit l'âme, et la soumet aux passions ». Il y a là un texte qui, nettement, donne un rôle négatif au corps, comme dans la tradition platonicienne. Les Juifs n'ont jamais reçu ce livre comme inspiré de Dieu, il ne fait pas partie du « canon » que la synagogue a reçu. Les Églises issues de la réforme ont dit que ce n'est pas un livre qui fait autorité pour la foi, c'est un livre « apocryphe ». Mais comme ce livre a eu beaucoup de succès parmi les Pères de l'Église et a été beaucoup utilisé dans la tradition de l'Église du Moyen-Age, le Concile de Trente a déclaré, pour les catholiques, qu'il était canonique. Il est compté parmi les « deutéro-canoniques », comme les catholiques les appellent. Il y a donc là un texte que l'on considère dans le catholicisme comme autorisé, inspiré, et qui clairement attribue au corps un rôle négatif qui tire l'âme vers le bas et l'éloigne de Dieu. Chez un théologien aussi influent que Karl Rahner, un Jésuite qui a beaucoup écrit sur la mort, on voit très nettement ce thème que la mort fait éclater les limites de l'individualité. Elle permet à l'âme humaine de s'ouvrir à tout le monde spirituel de telle sorte qu'elle s'unit à la totalité, et que les frontières qui sont si nettes dans cette vie, à cause du corps, sont abolies. On repère donc une influence de ces pensées jusque sur des auteurs modérés de notre siècle.

Pistes de réponses

Quelles réponses apporter à ces objections contre la résurrection des corps ?

La vision matérialiste

En ce qui concerne la conception matérialiste de l'homme, il faudrait simplement répéter ce que nous avons déjà vu en considérant la question de l'homme, des miracles... L'essentiel du propos peut tenir en deux grands points.

Le premier est que cette vision est myope par rapport au phénomène humain dans toute son ampleur. Il y a des traits d'expérience humaine qui pèsent lourd, et dont on ne peut pas rendre compte si on reste dans le cadre d'un schéma matérialiste étroit. En particulier, la dignité de la personne ne peut pas être préservée. La plupart de nos interlocuteurs, lorsqu'ils se rendent compte de cela, sont un peu moins sûrs de leur matérialisme.

Le deuxième point concerne plus spécialement la question de la mort. En un sens, je pense que l'on peut concéder à ces incroyables que la mort, en effet, est une réalité terrible, très sérieuse. La foi ordinaire, que l'on trouve dans bien des conceptions religieuses de la survie, tend à nier un peu trop facilement la réalité, la gravité et le sérieux de la mort. La mort est vraiment une fin. Elle atteint la personne elle-même. Le corps n'est pas une simple écorce, un simple vêtement, ce qui ne ferait de la mort qu'une péripétie superficielle. La perspective biblique ne traite pas la mort avec cette légèreté, et il peut être utile que les matérialistes qui mettent l'accent sur le caractère final de la mort, rappellent cette gravité. C'est sans doute pour cela que l'Ancien Testament nous parle beaucoup moins de la survie et de l'au-delà que les religions païennes de l'époque. Au premier abord, c'est extrêmement étonnant. Chez les Egyptiens et les Mésopotamiens, il était beaucoup question de l'âme et de ses voyages dans l'autre monde. Dans l'Ancien Testament il faut attendre plusieurs siècles avant d'avoir des textes nets quant à la résurrection ou la présence auprès de Dieu immédiatement après la mort. Il y a de ces textes, mais ils sont très peu nombreux, par rapport aux autres religions. Pourquoi ? Je crois que Dieu a voulu, d'abord, bien faire comprendre que la mort est une réalité. C'est en s'illusionnant soi-même que, dans d'autres religions, on l'a relativisée. Aux yeux de Dieu, la mort est une réalité terrible. Ce n'est pas pour rien qu'elle est appelée « le dernier ennemi » (1 Co 15 :26). En un sens, le matérialisme nous rappelle une vérité, en insistant sur la gravité de la mort.

L'autre point à soulever dans le dialogue est qu'il faut le Dieu de la Bible pour vaincre la mort. Elle est une réalité terriblement finale. Mais s'il y a un Dieu qui est encore plus final, qui est l'Ultime, alors elle peut être vaincue. La victoire ne vient pas par une immortalité que l'âme humaine détiendrait comme une sorte de pouvoir propre. C'est parce qu'il y a le Dieu que la Bible révèle que nous pouvons croire que cette terrible réalité de la mort n'est pas finale.

L'apôtre Paul, en Actes 26 :8, s'exclame : « Quoi ! Vous semble-t-il incroyable que Dieu ressuscite les morts ? » C'est parce qu'il y a ce Dieu-là, qui s'est manifesté dans sa puissance et sa liberté comme Dieu des vivants et non des morts, que nous avons un fondement pour la foi en la résurrection des morts. Sans cela, les matérialistes auraient des arguments forts, il faut le reconnaître.

Le problème d'une résurrection corporelle

Pour la catégorie de ceux qui ont une difficulté avec l'aspect corporel de la résurrection, la difficulté ne concerne que ceux qui ont une conception trop naïve de cette résurrection. Il n'est pas mauvais d'être naïf : les hommes se perdent plus souvent par excès de subtilité orgueilleuse que par naïveté, et Dieu prend les sages dans leurs ruses. Cependant, il est possible d'être trop naïf, de manquer d'une intelligence assez déliée dans la compréhension de ce que l'Écriture nous dit.

Nous voyons la façon dont Jésus répond aux sadducéens. Ils soulevaient une difficulté, en supposant une conception très naïve de l'état de ressuscité. Ils invoquaient la loi de Moïse sur le lévirat, qui demande à un beau-frère d'épouser une veuve pour que son nom ne disparaisse pas. En imaginant sept frères qui, tous ont épousé successivement une même veuve sans enfants, ils posent toutes sortes de questions pour dire l'absurdité de la résurrection : de qui sera-t-elle la femme, qui aimera-t-elle le plus ? Jésus leur répond : « Vous errez parce que vous ne connaissez ni les Écritures, ni la puissance de Dieu. » Jésus les reprend de ne pas avoir considéré dans leur ensemble les divers textes de l'Écriture. Il leur reproche, ensuite, de ne pas avoir considéré que la puissance de Dieu transforme la corporalité humaine, et que dans la résurrection les ressuscités ne se retrouvent pas simplement comme ils sont en cette vie. C'est une vie transformée, où les liens du mariage ne se retrouvent pas comme tels. On ne contracte pas de nouveaux mariages, les liens du mariage eux-mêmes sont transformés, le statut des ressuscités est égal à celui des anges. Jésus ne dit pas que les ressuscités sont identiques en tous points aux anges : cela contredirait d'autres passages. Mais ils sont « comme les anges », à égalité au moins, de gloire et de liberté, avec eux. Cela signifie que le corps est profondément transformé. Les Sadducéens errent parce

qu'ils ont une conception trop naïve de la résurrection, pour la rejeter. Il faut savoir que les modalités de la vie de résurrection sont des modalités transformées. C'est aussi la réponse de Paul en 1 Corinthiens 15. Il rappelle qu'il existe toutes sortes de corps, terrestres, célestes... Il y a aussi toutes sortes de « chair » pour les corps que nous connaissons sur la terre : chair des poissons, des oiseaux... Il ne faudrait donc surtout pas croire que le corps de résurrection, tout corporel qu'il reste, soit simplement la réplique du corps présent. Au contraire, il est radicalement renouvelé : semé infirme, limité, il ressuscite incorruptible, plein de force. C'est un corps différent. La puissance de Dieu est capable de le transformer.

Une illustration peut nous aider à saisir cette idée. Deux chenilles sont en train de cheminer. Voilà qu'un papillon passe au-dessus d'elles. La première dit à sa compagne : « Moi, on ne me fera jamais monter dans ses trucs-là ! » La transformation du corps présent au corps de résurrection est comparable à la métamorphose de la chenille qui devient papillon et qui ne peut pas imaginer, lorsqu'elle est chenille, ce que signifie être papillon. Nous devons en prendre conscience, et ne pas développer une vision trop étroite du corps qui nous sera donné. Le corps du Christ ressuscité est très certainement le modèle de notre corps de résurrection (Ph 4 :21).

La difficulté sur les atomes et sur les molécules qui se sont éparpillées à la mort a très bien été surmontée par C.S.Lewis. L'identité corporelle n'est pas constituée, dit-il, par la totalité des éléments chimiques qui font notre corps. On sait qu'en sept ans, l'ensemble des éléments matériels dont nous sommes constitués en un moment donné, est totalement renouvelé. Cela part en défets, cela se renouvelle par l'alimentation. En fait, nous changeons perpétuellement. Ce ne sont pas les mêmes molécules qui nous constituent, déjà, tout au long de notre vie terrestre. Notre identité se trouve dans la « formule » qui joint ces éléments. C.S.Lewis dit cela d'une manière admirable : nous sommes une courbe dans une cascade. Il en est ainsi de notre corporalité. Il n'y a donc vraiment pas à s'inquiéter, à se poser le moindre problème quant à ces molécules qui se sont dispersées dans notre corporalité. Voir notre identité dans la « formule » permet aussi d'affirmer tout à la fois la continuité et la rupture entre le corps présent et le corps de résurrection : la « formule » de notre identité appliquée aux réalités de la vie présente fait notre corps actuel, la « formule » appliquées aux réalités glorieuses de la vie nouvelle fera notre corps de résurrection.

La perspective biblique

Pourquoi, dans la perspective de l'Écriture, est-il nécessaire que nous ressuscitions dans un corps ? Pourquoi Dieu ne nous accorde-t-il pas simplement l'immortalité de l'âme ? Pourquoi même les condamnés reçoivent-ils un nouveau corps ?

La réponse est assez claire : l'homme n'est pas complet sans son corps. La définition d'un homme, pour Dieu, c'est : « une âme dans un corps ». L'homme, bibliquement, est l'âme de son corps. Il est faux, à la lumière de la Bible, de considérer que le corps ne soit qu'un élément accidentellement ajouté, lié à l'âme, pour son bonheur ou son malheur, pendant une période temporaire, mais qui ne pourrait pas valoir comme un composant essentiel de l'homme. Le corps est un composant essentiel de l'homme.

Certes, la personne humaine peut exister, temporairement, sans son corps. C'est ce qui se passe entre la mort et la résurrection. Mais ce n'est pas normal, et Dieu ne peut pas s'en satisfaire. Il a créé cette créature pour qu'elle soit avec son corps, et celle-ci n'est réellement que de cette façon. Le caractère essentiel du corps dans la constitution humaine explique que Dieu, lorsqu'il amène l'Histoire à sa fin, ressuscite tous les hommes dans un corps, même ceux qui devront alors porter la responsabilité de leurs fautes au jugement. Il faut que ce soit les hommes, et non seulement une partie de ces hommes.

Cette compréhension permet de contre-attaquer par rapport aux grands courants philosophiques et spirituels que nous avons évoqués, qui attribuent une note négative au corps, suggèrent qu'il est en lui-même anti-spirituel, ou que l'individualité fait le malheur de l'âme. Dans la Bible, on ne

trouve pas ce qui est écrit dans la Sagesse, ce livre apocryphe. On ne trouve pas cette accusation lancée contre le corps, qui serait comme une prison pour l'homme. Le corps a été parmi ces choses toute belles, que Dieu a approuvées à la fin de la création. Il est la bonne création de Dieu. Ce n'est pas de lui que vient le mal. Le mal procède du cœur, dit Jésus. C'est le cœur qui a mal fonctionné. Cela a entraîné la désorganisation de tout : le corps fonctionne mal, le rapport âme-corps est perturbé, ce qui fait que notre corps nous encombre parfois. Mais le mal n'est pas venu du corps ; il est venu du cœur. Accuser le corps, c'est chercher un bouc émissaire. C'est détourner la pointe de l'accusation biblique. De même, ce n'est pas l'individualité qui est un mal : Dieu nous suscite chacun, devant lui, avec notre individualité. Dieu n'est pas un Dieu « purée de pommes de terre ». La pensée biblique est celle de l'alliance, qui établit une relation entre des partenaires distincts. L'alliance permet d'allier individualité et communion. Le mal n'est pas l'individualité, mais l'individualisme, le repliement égoïste de l'individu sur lui-même. La pensée de Dieu n'est pas du tout l'abolition de l'individualité.

Les courants évoqués, et qui ont même atteint la pensée chrétienne, mènent à un double mensonge, qu'il nous faut bien discerner comme tel. C'est un mensonge par rapport au mal. Quand on accuse le corps, ou l'individualité, on fait du mal un trait de la réalité que Dieu a faite. On excuse le mal de l'homme, et on accuse, par la bande, l'auteur de la création. C'est précisément ce que la Bible nous interdit de faire. Le deuxième mensonge est lié à l'idéal de la fusion, de la totalité dans laquelle on se dissout : c'est ici la différence entre Dieu et le monde qui veut être abolie. Les pensées orientales vont clairement dans ce sens : Dieu y est la profondeur du monde, le grand Tout. La distinction entre le Seigneur et ses créatures est gommée, ou estompée. L'Écriture dénonce comme idolâtrie la tendance spontanée de l'homme pécheur à diviniser le monde ou une partie du monde. C'est la grande différence entre la religion biblique et toutes les autres. Toutes appliquent le sens de Dieu, qui est inné à l'homme, à des créatures, et tendent à une fusion. La Bible seule nous révèle le Dieu Très Haut, souverain, qui tient dans sa main ses créatures, mais n'en dépend pas.

Henri Blocher